



« IL N'Y A PAS DE PLACE POUR NOUS »

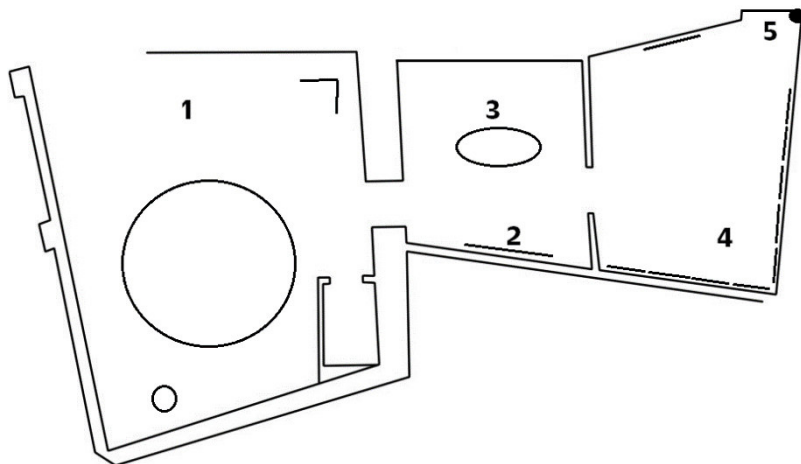


Exposition

**Romuald
Jandolo**
du 21 septembre
au 23 novembre 2019

En résonance avec la 15^e Biennale
de Lyon

Plan des salles



1..... « Il n’y a pas de place pour nous », 2019.

Bois calciné, métal, sable, peinture murale, céramique, verre et bronze.
Dimensions variables.

2..... Family Portrait, 2016.

Dessin et feuille dorée, encadré.
110 x 150 cm.

3..... La main, la griffe et la dent, 2019.

Bronze, céramique et verre.
Dimensions variables.

4..... Vanités, 2011-2019.

10 estampes de la série, monotype et gravure.
108 x 76 cm, encadré.

5..... Hors piste, 2019.

Chant, 8 minutes toutes les 20 minutes.

Courtesy de l'artiste.

Production La Halle.

We didn't lie to you folks. We told you we had living, breathing, monstrosities. You laughed at them, shuddered at them. And, yet, but for the accident of birth, you might be one as they are. (...) Their code is a law unto themselves: offend one and you offend them all.¹

Freaks, la monstrueuse parade(1932) de Tod Browning

La pratique artistique de Romuald Jandolo se nourrit du folklore et de l'imaginaire populaire : ses formes, ses couleurs, et aussi les croyances (anciennes ou actuelles) parfois teintées d'ésotérisme. Ses expositions sont des pièces évolutives à jouer et rejouer. Les œuvres deviennent ainsi des outils performatifs pour de nouvelles mises en scène.

Puisant dans son histoire familiale, dans les corps et la culture circassienne, l'artiste crée des mondes décalés, hors du temps, à paillettes et anarchiques, composés tant pour le plaisir du regard que pour piquer l'esprit.

Dans l'exposition, les formes et les codes du cirque traditionnel côtoient des références aux contes montagnards ou des décors d'inspiration gothique.

Cette scénographie captivante, chargée de créatures et de chimères, porte en soi une réflexion plus ample sur le profane et le séculier, le normatif et l'exceptionnel, l'appartenance et la mise à distance, dans notre société rationaliste.

Le titre, « Il n'y a pas de place pour nous », évoque l'enfance itinérante de l'artiste et le sentiment de non-

¹ *Nous ne vous avons pas menti. Nous vous avons dit que nous avions des monstres vivants, qui respirent. Vous vous êtes moqué d'eux, vous avez tremblé devant eux. Et pourtant, ce n'est qu'un accident de naissance, vous auriez pu être un comme ils sont. (...) Leur code est une loi à eux-mêmes : offensez en un et vous les offenserez tous.*

appartenance et le rejet par les populations des villes traversées par la tournée du cirque. De manière spéculaire, il ouvre aussi le questionnement sur l'émergence des narrations identitaires ou communautaristes, qui réunissent dans l'exclusion.

Ancré dans la culture populaire grand public, le titre est la traduction d'un triplet de la chanson du groupe Queen, *Who wants to live forever*. Il est très évocateur et également ouvert à des lectures diverses.

Le parcours dans les salles mène le public dans la foire d'un temps révolu, où des personnages emblématiques émergent, monstrueux et majestueux, aux anatomies morcelées et à recomposer. Protéiformes, les œuvres exposées sont façonnées, pour la plupart, par le feu : une cage calcinée accueille le visiteur, l'essence est utilisée comme une couleur pour peindre, des sculptures en céramique, verre et bronze ponctuent l'espace... Toujours en équilibre et en tension entre des pôles extrêmes, l'exposition nous plonge dans un univers tant solennel et sombre que voltigeant et insouciant. Nous sommes dans un cirque sans fauves où il ne reste plus que l'animalité des hommes.

Salle 1

Le public est accueilli par une installation spectaculaire. Une cage imposante occupe l'espace, une peinture murale aux couleurs chaudes envoûte la salle. Le sable noir fait écho à la structure brûlée. Comme le vestige ou les restes d'un accident, cette architecture carbonisée trône au centre de la salle et absorbe toute la lumière. À l'intérieur, un cratère d'origine inconnue. Un bois carbonisé indique l'entrée. Cette composition en bronze et racines d'arbres n'est pas sans

rappeler une *pietà*.

Sur le côté, des gamelles sont entreposées : c'est le seul signe qui évoque la possible présence des fauves dans le cirque. Bien qu'elles ne soient pas remplies de nourriture, elles restent reconnaissables et mystérieuses la fois. Comme des reliques à déchiffrer, ces sculptures sont disposées aux marges de l'arène et le spectateur ne saura si les récipients sont abandonnés ou juste rangés. L'artiste joue subtilement avec l'effet de doute qui se crée : le public est poussé à imaginer des histoires, et pourtant toute narration reste morcelée et incomplète. Comme lors du spectacle, c'est dans l'expérientiel que se joue notre relation à la pièce.

Salle 2

Afin d'occulter la scène de la lumière extérieure, certains chapiteaux sont revêtus d'une toile aux allures de voûte céleste. Les étoiles dessinées contribuent à la magie du spectacle et participent d'un imaginaire collectif autour du cirque. Ce motif, reproduit ici sur la voûte de la salle, rappelle ici encore le spectacle et la fête foraine. Il joue aussi avec l'esthétique des chapelles et des coupoles d'église.

Sur le mur, *Family Portrait*, dessin magnifié par des détails à la feuille d'or, présente une famille de *freaks* du début du siècle. Ces bêtes de foire étaient à la fois les stars et les parias des spectacles. Leur difformité est ici exposée et ennoblie par le dessin. En face, posés au sol, des doigts dimorphes rappellent la malformation de la fratrie. Tels des ex-voto soigneusement confectionnés dans l'attente d'une grâce, ces mains marquent l'exception et aussi la nature fragile et sensible de ces personnages considérés comme monstrueux.

D'autres membres et objets – qui s'apparentent à une médecine ancienne, ésotérique – émergent d'une flaque de plâtre. Ils relèvent d'une sphère intime et pourtant ils sont

exposés à tout regard. Par leur échelle et disposition, ces sculptures se situent au seuil du vernaculaire et du mystique.

Salle 3

Attiré par un chant de sirène, le visiteur arrive dans la dernière salle de l'exposition, dans une galerie de portraits. Encore une fois, l'artiste joue avec des codes reconnaissables et les contamine.

Hors piste fait référence au chant d'une créature qui, dans différentes mythologies, séduit par le son de sa voix. Le corps est ici absent et la voix vibre tantôt comme pour un appel à la prière, tantôt comme le chant d'une baleine ou encore s'accompagne d'une musique cristalline.

D'autre part, ce sont les musées des Beaux-Arts et la présentation d'une culture dominante qui sont pris pour cible dans l'accrochage de la série Vanités.

Pour ces estampes, d'un point de vue technique, Romuald Jandolo efface à l'essence les traits gravés sur sa plaque de zinc, avant de la passer sous presse. Ces figures émergent d'une nébuleuse qui renforce le côté irréel et chimérique des portraits.

Dans un geste tant humoristique que radical, l'artiste présente donc une famille de créatures monstrueuses et magiques. Entre la représentation grotesque d'une troupe de cirque et d'êtres zooanthropiques, ces personnages habitent les salles, intriguant le visiteur. Hors du temps, ils peuvent être tant une représentation de nos vices contemporains que des figures archétypales et ancestrales des passions humaines.

Quatre questions à l'artiste

Giulia Turati : Tu as grandi dans une famille circassienne, cette histoire personnelle influence beaucoup les formes que tu produis et ta démarche en général. Est-ce que ta biographie est indissociable de ce que tu crées ou, inversement, les œuvres permettent de prendre du recul ?

Romuald Jandolo : Même si mes créations peuvent avoir comme point de départ des formes directement inspirées de mon passé, cette histoire personnelle peut très vite disparaître pour laisser place à autre chose. Ma culture circassienne me sert alors de tremplin pour retrouver des points de convergences avec l'histoire, le sacré, le corps ou le paysage. En effet, au-delà des formes, ce qui m'intéresse c'est de faire du lien et aussi d'évoquer la singularité de mon regard sur le monde grâce à l'histoire que je porte. Venant des arts de la scène pour moi il est primordial d'entrer en contact direct avec le spectateur, d'où l'utilisation d'un langage spectaculaire, scénographique ou voire même d'un récit au sein de mes installations. Je m'appuie sur de petites légendes locales ou personnelles puis les déploie afin de créer des ponts et des iconographies qui parlent à toutes et tous.

GT : Plusieurs objets de l'univers gitan sont empruntés et répétés dans tes installations : ex-voto, couronnes, masques... Les œuvres qui en émanent ont pour toi la même valeur symbolique des artefacts ou bien tu opères une sorte de profanation artistique de leurs codes et statuts ?

RJ : Tous ces objets reflètent une même symbolique empruntée à plusieurs civilisations. En les travestissant, et en créant des associations quelquefois improbables, je ne cherche pas à effacer ou à discréditer le sens culturel de ces objets. Il s'agit plutôt de les unir et de retrouver leur universalité. Je ne pense pas qu'une couronne, un masque ou des ex-voto soient à proprement parler tzigane, rom, gitan ou voyageur, comme on dit dans la communauté. Peu importe le terme.

GT : D'un point de vue technique, tu contamines et détournes les usages académiques de certaines disciplines (ex. la gravure) ou encore tu privilégies des pièces forgées par le feu (céramique, verre, bronze...). Peux-tu nous en dire plus sur ton rapport à la production ?

RJ : Mon rapport à la production est décomplexé. Durant mes premières années de pratique, j'étais avant tout performeur et vidéaste. Puis, dernièrement, l'implication de mon corps s'est retrouvée dans un travail d'installation et de sculpture. J'engage mon corps. Je pense les expositions comme des chapitres d'un roman, je ne fonctionne pas par projets de production, je construis une seule et unique œuvre. Le dénominateur commun de ma production est la gourmandise des techniques et des matériaux. Le feu est très présent dans mon travail. À la fois dangereux et rassurant, il est au cœur des innovations scientifiques depuis le début de l'humanité. Il est aussi intrinsèquement lié à l'histoire de nos religions. Mon travail se dessine entre ombre et lumière, risque de chute et désir d'élévation. Il se dessine en somme à partir de ce que le feu peut produire physiquement et symboliquement.

GT : Dans l'exposition, le corps des fauves est seulement évoqué et le corps humain est présenté de manière morcelée ou chimérique, alors que dans d'autres cadres ils étaient plus explicitement montrés (voire performés). Quelles sont les raisons de ce choix dans « Il n'y a pas de place pour nous » ?

RJ : La présence animale et la présence humaine sont très fortement suggérées dans cette installation. Je trouvais l'évocation plus forte qu'une présence physique et concrète qui n'était alors pas nécessaire. J'ai souhaité travailler les notions de disparition ou de destruction, ce qui peut expliquer les orientations de l'exposition aussi bien en ce qui concerne le choix des matériaux que les représentations choisies. En effet la céramique ou le bronze sont des matériaux qui perdurent dans l'histoire de la civilisation. Quant au bois que l'on utilisait beaucoup au Moyen Âge, il servait entre autres à construire des châteaux. D'ailleurs,

Pont-en-Royans a eu successivement trois châteaux construits en son sein.

Cette cage de fauve est centrale dans l'exposition et n'est pas sans rappeler, avec sa forme circulaire, le château fort ou la tour. Le corps est d'autant plus présent dans l'exposition, par la bande sonore qui se déclenche toutes les 20 minutes. Pour reprendre à mon compte ce que disent de nombreux professeurs de chant : le chant est un cri modulé. La présence sonore résonne comme la voix d'un fantôme qui hante l'exposition.

L'artiste

Artiste des déplacements, Romuald Jandolo ne reste pas en place. En 2015, il décolle pour la ville de Winnipeg au Canada et propose une exposition à la RAW Gallery : *When the night slipped on us*, même pas peur. De 2015 à 2016 il intègre la Casa Velazquez à Madrid. Puis en 2017, il présente à l'Artothèque de Caen, son exposition *La Nuit Américaine*. Il participe aussi au Salon de Montrouge. Durant ces dernières années il a effectué de nombreuses résidences de recherches : au run space MA Studio (Istanbul), à Astérides (Marseille), au Centre International d'Art Verrier (Meisenthal), à la Synagogue de Delme et aux Ateliers Vortex à Dijon où il a proposé sa dernière exposition personnelle, *Hors-Piste*. En 2020, il sera résident à la Cité internationale des arts, Paris.

..... romualdjandolo.com

..... L'artiste parle de l'exposition à Radio Royans,
à écouter aussi sur notre site

L'équipe du centre d'art :

Giulia Turati..... responsable du centre d'art
et curatrice de l'exposition
Jonathan Ferrara médiateur culturel
Séverine Gorlier..... régisseuse de l'exposition
Aurore-Caroline Marty assistante de l'artiste

Bureau de l'association :

Philbert Gautron..... président
Sylvie Guillet..... trésorière
Geneviève Dupoux..... comptable
Karen Exertier..... secrétaire
Marie-Françoise Marbach..... secrétaire adjointe

Médiathèque intercommunale, la Halle :

Catherine Arcanjo..... responsable de la médiathèque
Fabienne Alexandre, Marie Coulon....bibliothécaires

Remerciements

Jacques Ageron pour son soutien toujours précieux,
Les services techniques de Pont-en-Royans,
L'école supérieure d'art et des médias de Caen, son directeur
Arnaud Stines et les techniciens du pôle céramique et édition,
Julien Pelletier et Séverine Dufust,
Les Coulon-Besson pour l'accueil chaleureux dans l'atelier,
au Paradis,
Olivier Mounsamy,

Et tous les bénévoles de l'association.





centre d'art contemporain
de Pont-en-Royans

38680

place de la Halle
Pont-en-Royans

lieudart@
www.
facebook
instagram

contacts

04 76 36 05 26
lahalle-pontenroyans.org
lahalle-pontenroyans.org
centredartlahalle
lahallecentredart

infos pratiques

ouverture

entrée libre
mardi et vendredi
16 h – 19 h
mercredi et samedi
9 h – 12 h & 14 h – 18 h
sur rendez-vous

&

groupes

publics@

réservation par téléphone
ou par e-mail à
lahalle-pontenroyans.org

accès aux personnes à mobilité réduite

un stationnement
réservé est aménagé
à côté de l'ascenseur.

Projet réalisé
avec la complicité
de l'école supérieure d'arts
& médias de Caen.

image ©

Romuald Jandolo, *Golem*,
monotype et gravure
de la série *Les Vanités*,
2018-2019

conception graphique
Impression

Thomas Rochon
Manufacture d'Histoires
Deux-Ponts

La Halle est membre d'AC/RA, plateforme dédiée
à l'art contemporain
en Auvergne-Rhône-Alpes,
www.ac-ra.eu,
www.adelle-lyon.fr
association nationale
des professionnels
de la médiation
en art contemporain

des réseaux Adele
et BLAI



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes



PONT-EN-ROYANS

LA BIENNALE
DE LYON
RESONANCE

